

# EMPÉDOCLE,

VISION POÉTIQUE,

SUIVIE

D'AUTRES POÉSIES,

PAR JEAN POLONIUS.

Orecchio ama placato  
La Musa, e mente arguta e cor gentile,  
Ed io, se a me fia dato  
Ordir mai su la cetra opra non vile,  
Non toccherò già corda  
Ove la turba di sue ciance assorda.

PARINI.

---

PARIS,

AIMÉ-ANDRÉ, LIBRAIRE,

QUAI MALAQUAIS, N. 13.

H. FOURNIER J<sup>e</sup>, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N. 14.

1829.

Labensky, Xavier  
Empédocle vision



\* 8 7 6 1 \*

## DIALOGUE.

---

LA GLOIRE.

Lime, achève, polis ! — Au gré de la raison,  
Tes vers ne sont pas mûrs encore.  
Ne livre pas à l'aquilon  
Ces fruits trop empressés d'éclorc.

LE TEMPS.

Hâte-toi ! hâte-toi ! — Le siècle n'attend pas :  
Son char vole ; il te presse ; il te foule au passage ;

## DIALOGUE.

La Nouveauté l'appelle, et court devant ses pas,  
Changeant de corps, comme un nuage.

## LA GLOIRE.

Es-tu content de toi? — Des rêves imparfaits,  
Des fantômes flottans, qu'entrevoyait ta Muse,  
As-tu bien arrêté les traits,  
Bien fixé la forme confuse?

## LE TEMPS.

Vole à d'autres sujets! Ne laisse pas languir  
La sève créatrice en ton sein bouillonnante;  
C'est une onde qui veut courir,  
Et tarit dès qu'elle est dormante.

## LA GLOIRE.

Vois le chêne des bois : au soleil printannier,  
Il ne se hâte pas d'étaler sa parure.  
Des arbres du bocage il verdit le dernier,  
Mais, le dernier, perd sa verdure.

LE TEMPS.

Quand ce chêne est chargé de glands ,  
Il s'en fatigue , et les rejette.  
Qu'ils tombent au hasard !... — Il sait que le printemps  
En aura d'autres pour sa tête !



## **EMPÉDOCLE.**



**IL est souvent des jours où notre esprit aride ,  
Comme un pâle flambeau qui s'éteint dans le vide ,  
Las de chercher en vain le beau , la vérité ,  
Ou de ce noble but d'avance dégoûté ,  
Succombe , et du succès abjurant l'espérance ,  
Ne sent plus que le frein d'une amère impuissance**

Je l'éprouvais, hélas ! ce vide où tout nous fuit !  
Ennuyé, fatigué de longs travaux sans fruit,  
Mon cœur se demandait avec inquiétude  
Si, malgré tant d'efforts, tant de soins, tant d'étude,  
L'homme, esclave des sens, doit périr attaché  
Sur les bords de l'abîme où le vrai s'est caché ?  
Si du moins, quand la mort fermera sa paupière,  
Il doit, noble habitant d'une plus haute sphère,  
Finir ce qu'ici-bas il laisse inachevé,  
Trouver ce qu'il chercha, voir ce qu'il a rêvé ;  
Ou si, pareil au fruit dont on jette l'écorce,  
Après qu'il a cédé sa douceur ou sa force,  
Le sage tout entier meurt comme l'ignorant  
Qui, du moins, fut heureux dans son aveuglement ?...  
Il était nuit : le calme enveloppait la terre ;  
Tout dormait, tout goûtait un repos salutaire ;  
Seul, de ces grands secrets sondant la profondeur,  
Sans fruit j'interrogeais, je tourmentais mon cœur :  
Éternité, Néant, Mort, Hasard, Providence,  
Tous ces mots, vains éclairs de l'humaine ignorance,  
Dans la nuit de mon ame évoqués tour à tour,  
Passaient et repassaient sans y laisser le jour....  
Enfin mes yeux lassés à demi se fermèrent ;  
Devant eux s'effaçant, formes, couleurs, flottèrent ;

Au tourment de penser ma tête succomba,  
Et le poids du sommeil sur mon ame tomba.

. . . . .



Où suis-je ? — Un spectacle magique  
S'ouvre à mon œil épouvanté !  
Sur un mont, dans une île antique,  
Un esprit des airs m'a porté.  
Sous mes pieds sont des tas stériles  
De rochers, de cendres mobiles,  
Qu'a vomis l'âtre d'un volcan ;  
A mes côtés, dans l'étendue,  
Se déroule au loin, sous la nue,  
L'incommensurable Océan !

De ce mont, roi de la contrée (1),  
Trois zones ceignent le contour,  
Comme une écharpe diaprée  
Qui l'embrasse d'un triple tour.  
Au bas, sont des terres fécondes ;

Au milieu, des forêts profondes  
De noirs sapins, de chênes verts ;  
Au sommet, d'arides espaces,  
Où, d'un lit d'éternelles glaces,  
Des feux éternels sont couverts.

C'est l'Etna ! — Sur l'onde immobile  
Il étend l'ombre de son corps.  
A ses pieds, toute la Sicile  
Apparaît, dessinant ses bords.  
Roi des îles Éoliennes,  
Stromboli, sur les mers lointaines,  
Jette aux vents ses brûlans éclairs ;  
Et de sa bouche étincelante  
Un torrent de vapeur fumante  
Monte, et s'envole dans les airs.

Baissez les yeux ! plongez sur l'île !  
Voyez-vous ces blanches cités ?  
Voyez-vous, dans leur cours fertile,  
Briller ces ruisseaux argentés ?  
Prêt à quitter ces beaux rivages,  
Le soleil, colorant leurs plages,  
Jette encor ses derniers regards

Sur les bois et sur les collines,  
Les ports, les temples, les ruines,  
La mer, et ses vaisseaux épars !...

Vaste horizon ! — tableau sublime ! —  
Mais que m'importent ses beautés ?  
C'est vers l'Etna, c'est vers l'abîme,  
Que mes désirs sont emportés.  
Au foyer même de sa rage,  
Je veux aller de son ravage  
Sonder les terribles effets ;  
Je veux aller, d'une main sûre,  
Forcer le temple où la Nature  
Tient voilés ses sombres secrets.....

En vain l'air m'opresse et me glace ;  
En vain, en tourbillons fougueux,  
Les cendres que l'aquilon chasse  
Frappent mon sein, brûlent mes yeux ;  
Tout noirci de vapeurs fétides,  
Au travers des laves arides,  
Je m'ouvre un pénible chemin ;  
Et sur la cime solitaire,  
Aux bords immenses du cratère,

Faible, épuisé, j'arrive enfin !

Quel chaos !..... — D'un abîme sombre,  
Devant moi les pans sont ouverts,  
Comme un grand vase, où bout dans l'ombre  
Le noir bitume des enfers.  
Sur cette coupe colossale,  
On voit planer par intervalle  
Des flots d'étouffantes vapeurs ;  
Et l'on entend des bruits funèbres,  
Qui vont roulant dans les ténèbres,  
De profondeurs en profondeurs.

Là, sur la cendre encor brûlante  
Couché, tendant au loin les yeux,  
J'avais ma tête imprudente  
Au bord du gouffre ténébreux....,  
Soudain, autour de la fournaise,  
Le vent s'abat, le bruit s'apaise ;  
Les airs tombent dans le repos ;  
Et voilà qu'une voix sublime  
Monte à moi, comme si l'abîme  
Eût lui-même enfanté ces mots :



Qui t'amène en ces lieux , voyageur téméraire ?  
Par quel désir profane attiré sur ce bord ,  
Oses-tu bien sonder l'effroyable mystère  
De ces gouffres de mort ?

Tremble ! — Ici tombe l'homme ; ici meurt la nature.  
Le fier démon qui règne en ces antres secrets,  
Dominateur jaloux, à toute créature  
En interdit l'accès.

J'ai vécu ! j'ai foulé la terrestre poussière !  
Cette ombre qui t'échappe, un esprit l'animait ;  
Cette voix qui te parle, à d'autres voix naguère  
Parlait et répondait.

J'ai tenu le compas ; j'ai fait vibrer la lyre (2) ;  
Comme toi, j'ai voulu tout sentir et tout voir ;  
Comme toi, j'ai cherché la gloire, et ce délire  
Qu'on appelle savoir.

Heureux si j'eusse aimé les arts et la nature  
Pour eux, non pour l'éclat d'un stérile renom,  
Sans vouloir y puiser une vaine pâture  
A mon ambition;

Si, content du plaisir de leur seule poursuite,  
J'eusse cueilli les fleurs qui bordent leurs chemins,  
Sans rêver d'autre but, sans chercher à leur suite  
Des succès incertains.

Que maudit soit ce jour d'imprudence et d'ivresse,  
Où ma lèvre approcha la coupe du savoir,  
Où sa première goutte embrasa ma jeunesse  
D'un orgueilleux espoir !

De ce jour, une soif inquiète, insensée,  
A tourmenté mon ame, a dévoré mon sang;  
J'ai maudit ma raison, renié ma pensée,  
Envié le néant.

Pour étancher en moi cette soif invincible,  
J'aurais voulu franchir tous les temps, tous les lieux;  
M'élancer loin des bords de l'univers visible,  
Par-delà tous les cieux.

J'aurais voulu m'unir à la nature entière;  
Pénétrer les secrets de la terre et de l'air;  
Être tout, vivre en tout, dans l'herbe, dans la pierre,  
Dans le feu, dans l'éther.

Après avoir erré de système en système,  
Changé cent fois d'étude et d'essais toujours vains,  
Je voulus à l'Etna demander le problème  
De ses feux souterrains.

Sur ses flancs, déchirés des vents et du tonnerre,  
Sur son front, vieux palais de tous les éléments,  
Comme un aigle orgueilleux, j'avais bâti mon aire  
Loin du bruit des vivans.

Le ciel était mon toit; la neige était ma couche;  
La lueur du volcan brillait sur mes travaux,  
Et les gerbes de feu qui sortaient de sa bouche  
Me servaient de flambeaux.

Vois-tu ces vieux débris d'une tour en poussière (3),  
Monument isolé, dont les restes épars  
Du voyageur errant dans ce lieu solitaire  
Appellent les regards ?

C'est là, c'est aux confins de l'être et de la vie,  
Que j'ai veillé, pâli, séché dans les douleurs ;  
Que, pareille à l'Etna, mon ame s'est nourrie  
De ses propres fureurs ;

C'est là qu'environné de mort et de ruine,  
Interrogeant la pierre, et la cendre, et les feux,  
J'ai médité de près la puissance intestine  
Qui désole ces lieux.

J'ai vu, j'ai vu souvent, avec un bruit sauvage,  
La lave engloutissant forêts, cités, hameaux,  
Jusqu'au sein de la mer, qui lui céda la plage,  
Précipiter ses flots ;

J'ai vu l'Océan fuir ses cavernes profondes ;  
Je l'ai vu, s'épuisant en stériles efforts,  
Se lever, dans sa rage, en appelant ses ondes  
Au secours de ses bords !.....

Les eaux contre les eaux se serraient d'épouvante ;  
Et moi, prêtant l'oreille à leurs rugissemens,  
Je repaissais mes yeux de la lutte effrayante  
Des deux fiers élémens.

Quand les vents loin du gouffre emportaient la fumée,  
Plongeant mon œil avide en ses noires horreurs,  
Je cherchais à sonder de sa bouche enflammée  
Les vastes profondeurs.

J'y lançais des fragmens de lave refroidie ;  
De leur chute avec soin je mesurais le temps ;  
J'appelais , j'évoquais l'invisible génie  
De ces caveaux brûlans.

« Puissance inconcevable, esprit qui me tourmentes,  
Réponds-moi ! lui disais-je ; apparais à mes yeux !  
Viens secouer sur moi les lueurs foudroyantes  
De ta robe de feux.

« Où fais-tu ton séjour ? où naquit ton tonnerre ?  
Est-ce au noyau du globe ? est-ce au centre des mers ?  
Depuis quand ton fanal a-t-il de sa lumière  
Effrayé l'univers ?

« Tu ne me réponds rien : tu grondes invisible !  
Sur ton trône inconnu tu ris de mes efforts ;  
Tu dédaignes l'atôme, obscur, imperceptible,  
Qui se meut sur tes bords.....

« Peut-être que des feux d'où la terre est sortie  
Tu n'es qu'un faible reste, un dernier souvenir ?  
Ou le premier éclair de cet autre incendie  
Qui la doit engloutir ?

« Peut-être ! — mot cruel ! borne étroite et funeste !  
Voilà donc où finit tout espoir, tout succès !  
Nous consumons notre ame, et voilà ce qui reste  
Au fond de nos creusets !..... »

Ainsi je m'agitais dans ma soif de connaître.  
Oh ! qui peindra jamais ce désir altéré,  
Cet instinct, dont la fougue emporte tout notre être  
Vers un but ignoré ?

Torrens impétueux ! Désespoir, espérance,  
De quel choc éternel vous fatigüiez mon cœur !  
Quel flux et quel reflux de force et d'impuissance,  
D'apathie et d'ardeur !

Souvent, comme inspiré par un dieu de lumière,  
L'homme, en lui tout à coup trouvant de nouveaux sens,  
Croît voir, croît deviner, croît saisir le mystère  
Qu'il chercha si long-temps.

Comme le matelot qui rêvait le rivage :  
« Terre, terre! » dit-il en redoublant d'efforts.  
Il approche..... ô douleur! — Ce n'était qu'un nuage  
Qu'il prenait pour des bords.

Lors vient le désespoir qui l'accable et le ronge.  
Plus dans son vol superbe il s'était élancé,  
Plus dans l'obscur abîme où le dégoût le plonge  
Il retombe épuisé.

Tout lui semblait réel; — tout lui devient fantôme;  
Dans les rêves d'orgueil qui l'enflammaient hier  
Il s'égalait aux dieux! — Aujourd'hui, vil atôme,  
Le voilà moins qu'un ver.

Qu'on ne lui parle plus de tout ce qu'il possède!  
Ce qu'il sait n'est que vide et néant à ses yeux;  
Un doute, un doute seul, dont le tourment l'obsède,  
Lui rend tout odieux.

Plus d'efforts: — le sommeil l'engourdit, le captive;  
Non ce divin sommeil, doux père du repos;  
Mais sommeil agité, sommeil où l'âme active  
Veille encor pour ses maux.

Il dort, il croit dormir !... Puis soudain, comme une ombre  
Le remords dévorant, revenant l'assaillir,  
Lui reproche tout bas les jours, ces jours sans nombre,  
Qu'il a laissé périr.

Il se réveille alors ! sa tâche le rappelle ;  
Mais sans but, sans espoir, il retourne au labeur,  
Comme un esclave errant, que son gardien rattelle  
Au joug de la douleur.

Joug pesant ! Qui l'oblige à le traîner sans cesse ?  
Ah ! plutôt, puisque rien ne l'en peut détacher,  
Que n'est-il herbe, tronc, poussière, fange épaisse,  
Insensible rocher !

Aspirant au repos de l'inerte matière,  
Il voudrait de son ame arracher tout désir,  
La contraindre à quitter son trône de lumière,  
L'étouffer, l'abrutir !...

Jusqu'au jour où l'espoir de ce bien qui l'attire,  
D'un nouvel aiguillon ranimant son essor,  
Comme un perfide ami, vient encor lui sourire,  
Pour le trahir encor.

Hélas ! où m'ont conduit tant de soins, tant de peine ?  
Qu'ai-je enfin découvert ? — quelques effets douteux,  
Quelques anneaux brisés de l'invisible chaîne  
Que nous cachent les cieus.

J'ai fui, j'ai rejeté tous les biens de la vie !  
Seul, en un cercle étroit, je me suis concentré ;  
Amour, plaisirs communs, amitié, sympathie,  
Tout, j'ai tout abjuré.

Malheur à qui chemine à l'écart du vulgaire !  
Sur les sommets déserts où l'exhausse l'orgueil,  
Son cœur respire, hélas ! un air plus solitaire,  
Plus froid que le cercueil.

Comme ce fier volcan qui domine l'espace,  
Dédaigneux de la terre, il veut percer les cieus ;  
Mais il est, comme lui, dévoré, sous la glace,  
D'inextinguibles feux !...



Ainsi parlait la voix sévère ;  
Et moi, recueilli dans mon cœur,  
Le front couché dans la poussière,  
J'écoutais, palpitant d'horreur,  
Tel qu'au-devant du sanctuaire,  
Le néophite sur la pierre  
Incline un front respectueux,  
Tandis que l'orgue sur sa tête  
Fait rouler, comme la tempête,  
Son tonnerre majestueux.  
Un moment, de ma léthargie  
Je voulus, dégageant mes sens,  
Lever mes yeux vers le génie  
D'où partaient ces sombres accens ;  
Mais au loin régnaient les ténèbres,  
Et sur le gouffre, aux bords funèbres,  
Je n'entrevis qu'un tourbillon,  
Dont la vapeur jaunâtre, épaisse,  
Allait tournant, tournant sans cesse,  
Et sifflant comme l'aquilon.  
A travers son ombre incertaine,  
Où passaient de rares éclairs,  
L'œil confus discernait à peine  
Quelques traits d'une forme humaine,

Flottans dans le vague des airs.....  
Tel, en un champ , par un temps sombre,  
Au travers du brouillard , dont l'ombre  
Couvre la plaine d'un linceul,  
Le tronc d'un arbre se dessine,  
Mais noir, confus, sans qu'on devine  
S'il est ormeau , chêne ou tilleul ;  
Ou tel d'un astre , au fond du verre,  
Le noyau terne et vaporeux  
Paraît nageant dans l'atmosphère  
Qu' autour de lui forment ses feux.  
Glacé d'horreur à cette vue,  
Je laissai ma tête abattue  
Retomber, tandis que la voix  
Soufflant du centre du nuage,  
Résonnait comme un vent sauvage  
Qui sort d'un antre au fond des bois :



« Souvent plongeant d'en haut sur la plaine enflammée,

Quand les feux du couchant embrasaient l'horizon,  
Mon œil mélancolique a suivi la fumée  
Des chaumes du vallon.

En la voyant vers moi monter comme un nuage,  
Je me disais : « Hélas ! en ces mille hameaux,  
Pas un œil ne me voit, pas un cœur ne partage  
Ou ma joie, ou mes maux.

« C'est l'heure où du berger l'épouse impatiente,  
Attendant sur le seuil, en son humble séjour,  
De son époux, absent depuis l'aube naissante,  
Invoque le retour.

« Au foyer qui pétille, attentive, elle veille ;  
Elle apprête pour lui son rustique repas ;  
Elle écoute les vents, elle prête l'oreille  
Au doux bruit de ses pas.

« Moi, sur le roc désert, nulle épouse adorée  
Ne m'attend vers le soir, pour m'enivrer d'amour ;  
Nulle bouche n'apprête à ma bouche altérée  
Le baiser du retour.

« Je vis nu sous les cieux, seul avec les orages ;  
Je n'entends que la voix des rudes aquilons.  
Des rochers, des troncs morts, des glaçons, des nuages,  
Voilà mes compagnons!... »

Quelquefois descendu de ces cimes de glace,  
J'allais respirer l'air des vallons et des champs;  
Convive inattendu, je redemandais place  
Au banquet des vivans.

J'allais chercher les bruits si chers à mon jeune âge,  
Écouter dans les bois la flûte du pasteur;  
La voix du bûcheron caché dans le feuillage,  
Ou les cris du pêcheur.

Mais ces voix, mais ces cris, cette foule agissante,  
Ce tourbillon joyeux de bruit, de mouvement,  
Tout refoulait sur moi, la pensée accablante  
De mon isolement.

Assis sur une gerbe, à l'ombre du platane,  
Tandis qu'autour de moi rumaient les troupeaux,  
Je contemplais de loin les vierges de Catane  
Dansant sur les coteaux.

Leurs pieds nus bondissaient dans les vertes fougères ,  
Leurs yeux brillaient dans l'ombre aux rayons du couchant  
Et morne j'écoutais de leurs robes légères  
Le doux frémissement.

Je voyais les amans s'égarer sous l'ombrage ;  
Devant moi, deux à deux, ils passaient tour à tour ;  
Le zéphyr m'apportait au travers du feuillage  
Leurs paroles d'amour.....

Que de fois j'enviai leur paisible ignorance !  
Oh! fuyant le vautour acharné sur mon cœur ,  
Que ne pouvais-je, au prix de leur insouciance ,  
Acheter le bonheur !

Mais trop souvent aussi, le calme de leur ame,  
M'affligeant malgré moi d'un contraste soudain ,  
Je sentais, l'avourai-je, une jalouse flamme  
Se glisser dans mon sein.

Leur vie était pour moi comme une onde azurée,  
Où mes traits ne pouvaient se mirer sans frémir ;  
J'aurais voulu, pour fuir cette image abhorrée ,  
La troubler, l'obscurcir ;

Et bientôt, fatigué de l'aspect du vulgaire,  
Indigné, courroucé contre moi, contre lui,  
Je revenais couver sur ce pic solitaire  
    Mon éternel ennui!

Un jour que, dans l'accès de ma fièvre insensée,  
Mon œil au fond du gouffre avait plongé long-temps,  
La vapeur de l'abîme offusqua ma pensée,  
    Égara tous mes sens.

Ivre, je me levai! — Le dégoût de la vie,  
Le besoin de mourir s'empara de mon cœur;  
Tout mon sang bouillonna d'une aveugle furie,  
    D'une indicible ardeur.

Le ciel était serein, la nuit était tranquille;  
On n'entendait au loin que le bruit du volcan;  
Les étoiles tremblaient sur la face immobile  
    De l'immense Océan.

Je les fixai, long-temps, ces étoiles charmantes!  
Je les voyais brûler d'un feu paisible et pur,  
Comme des îles d'or, célestes habitantes  
    D'un océan d'azur.

Tout à coup, s'avancant comme une vague sombre,  
Un nuage du mont vint toucher le sommet;  
Il me cacha les cieux : — on eût dit que son ombre  
Sur mes sens s'étendait!...

« Astres! soleils brillans! divines créatures!  
Adieu! — De vos rayons je maudis la splendeur;  
Adieu! — Vous n'avez fait qu'éclairer mes tortures,  
Qu'insulter à mon cœur!

« Vous m'avez vu, jouet d'un impuissant délire,  
Sur la cendre étendu, me rouler sur les feux;  
Et vous avez souri de l'odieux sourire  
Dont brillent les heureux?

« Roulez, illuminez le stupide vulgaire;  
Votre lumière obscure est digne de ses yeux;  
Pour moi, je cherche un jour plus fait pour ma paupière  
Que vos débiles feux.

« Je suis las d'invoquer l'inconnu, l'invisible;  
D'interroger la nuit, de parler au chaos;  
Je suis las de crier dans ce gouffre insensible  
Sans y trouver d'échos.

« Que l'abîme aujourd'hui me révèle l'abîme!  
Puisque la mort sait tout, interrogeons la mort!  
Forçons-la de répondre à sa propre victime,  
En lui livrant mon sort.

« Titans! recevez-moi dans votre obscur repaire!  
Je suis digne d'entrer dans vos prisons de feux,  
J'ai voulu, comme vous, faible enfant de la terre,  
Escalader les cieux.

« Recevez, recevez et mon corps et mon ame!  
De votre Prométhée audacieux rival,  
S'il prit le feu du ciel, je viens ravir la flamme,  
De l'empire infernal!... »

A ces mots, j'approchais de la bouche fumante;  
Mais au moment terrible où j'y cherchais la mort,  
Je ne sais quelle voix, céleste, caressante,  
Me retint sur le bord.

O vie! instinct fatal! amour que rien n'efface!  
Plante amère et stérile, amante des débris!  
Faut-il que ta racine obstinément s'enlace  
Aux cœurs que tu flétris?

Hélas ! prêt à quitter ce globe de poussière,  
Le pied déjà levé pour plonger dans l'enfer,  
Je voulus, le dirai-je, encor voir la lumière,  
Encor respirer l'air.

Le vent avait changé : la nuée orageuse  
Avait fui, comme un rêve, au gré de l'Aquilon ;  
Rien ne me cachait plus la zone lumineuse  
De l'immense horizon.

La nuit allait finir ; l'aurore blanchissante  
Illuminait déjà l'azur lointain des mers ;  
Je regardai le ciel ! une étoile tombante  
Vint à fendre les airs !...

A l'aspect de sa chute, emblème de mon être,  
Un soupir s'échappa de mon sein défaillant ;  
Sur les bords du néant où j'allais disparaître,  
Je frémis du néant.

Le monde était si beau ! la lune était si pure !  
Jamais de plus d'éclat n'avaient brillé les cieux ;  
Jamais plus belle encor l'immortelle nature  
N'avait frappé mes yeux !

Ces voiles qui glissaient sur la mer d'Ionie,  
Ces cités, ces hameaux, qui s'éveillaient au jour,  
Tout prenait une voix, tout me parlait de vie,  
D'espérance et d'amour !...

Mais il était trop tard ! — J'avais maudit la terre,  
J'avais maudit le ciel et ses étoiles d'or ;  
Mes adieux étaient faits : mon ame était trop fière  
Pour les refaire encor.

Je ne résistai plus à ma propre furie ;  
J'étouffai tout regret ; je rougis du remord ;  
L'orgueil me repoussa, des confins de la vie  
Dans les bras de la mort.

Et pourtant succomber inconnu, solitaire !  
Mourir sans un témoin de mon obscur trépas ?  
Disparaître à jamais sans laisser sur la terre  
D'empreinte de mes pas ?

Non, non ! — et, rassemblant ma force défaillante,  
Je fis voler au loin mes sandales d'airain :  
« Allez, leur dis-je, allez à la race vivante  
Révélér mon destin.

« Bientôt, lorsque le pâtre, à l'aube qui va naître,  
Vous trouvera dans l'herbe au détour du vallon,  
A jamais englouti, votre malheureux maître  
Ne sera plus qu'un nom.

« Mais vous direz au moins qu'à son heure suprême,  
Il n'a pu résigner tout espoir, tout désir;  
Qu'il saluait encore, au sein de la mort même,  
L'im mortel avenir !..... »

Jeune homme, j'ai rempli mes destins sur la terre;  
Tout vivant, j'ai plongé dans ce gouffre ignoré;  
J'ai vu des profondeurs où l'homme et la lumière  
N'ont jamais pénétré.

Dans l'ame du grand Tout, j'ai reversé mon ame,  
J'ai mêlé ma poussière à tous les élémens,  
Bouillonné dans la lave, et monté dans la flamme,  
Voltigé dans les vents!

Crois-moi : ces grands secrets dont notre esprit murmure  
Ne valent pas les maux qu'il se crée ici-bas.  
Contemple l'univers; admire la nature;  
Ne l'interroge pas !...



Il disait; et déjà moins pâle,  
L'aube, aux cieux annonçant le jour,  
Répandait ses teintes d'opale  
Sur tout l'horizon d'alentour.  
De l'Etna les ravins énormes,  
S'éclairant dans leurs profondeurs,  
Étalaien leurs laves difformes,  
Et leurs bois, fumans de vapeurs;  
Dans un fond brillant de lumière,  
Par degrés, la Sicile entière  
Sortait, lente, du sein des flots.  
Ports, forêts, cités, mer profonde,  
Sous nos pieds, comme un nouveau monde,  
Semblaient s'élaner du chaos!

Sur un rocher, jaune de soufre,  
Qui s'avancait hors du volcan,  
Empédocle, des bords du gouffre,

Contemplait le vaste océan.  
Tel que, du centre d'un nuage,  
Où son esquif s'était perdu,  
L'aéronaute descendu  
Se repose sur le rivage,  
Tandis que le globe agité,  
Qui soutenait son vol superbe,  
Au gré des vents flotte sur l'herbe,  
Et se balance à son côté;  
Ou tel plutôt que, de la terre  
Quittant la sombre profondeur,  
Après trente ans, un vieux mineur  
Remonte au jour, noir de poussière,  
Et sur le bord de la minière  
Assis, contemple avec stupeur  
Le ciel natal, dont la lumière  
Frappe sa tête octogénaire,  
Et l'éblouit de sa splendeur ;  
Tel, au sortir de la vapeur,  
Qui le dérobait à ma vue,  
Empédocle dans l'étendue  
Plongeait d'en haut son œil rêveur,  
Tandis qu'en l'air l'épaisse nue,  
Sur le cratère suspendue,

En s'agitant, flottait encor,  
Et l'attendait, comme un navire  
Attend, bercé par le zéphyre,  
L'instant de reprendre l'essor.  
Au travers de l'espace immense,  
Ses yeux, sur son île arrêtés,  
Semblaient y chercher en silence  
Des lieux autrefois habités.  
Du matin l'haleine mordante  
Agitait sa robe ondoyante ;  
Et sur son front, où les tourmens  
Se lisaient plus encor que l'âge,  
Quelques cheveux rares et blancs  
Tremblaient avec un bruit sauvage,  
Comme un vieux reste de feuillage  
Sur un tronc brisé par les vents.  
Aucun muscle, de sa figure  
N'altérait l'immobilité ;  
Son sein respirait sans murmure,  
Et sa prunelle sans clarté  
Ne jetait qu'un reflet blanchâtre,  
Comme un feu qui luit dans l'albâtre,  
Au fond d'un temple déserté.  
En voyant sa forme livide,

Assise sur ce roc aride,  
Comme un débris sur un débris,  
On l'eût pris pour l'Esprit des âges,  
Planant encor sur les rivages,  
Que sa vie animait jadis.

Long-temps, long-temps sur cette scène  
Il attacha son œil rêveur ;  
Et du passé l'image vaine  
Semblait renaître dans son cœur !  
Enfin, concentrant sa pensée,  
Il se leva : — sa main glacée  
Se posa sur mon front tremblant ;  
Et de l'autre, fixe, immobile,  
Son doigt, tourné vers la Sicile,  
M'en montrait l'horizon brillant.



• Vois ces champs, disait-il ; vois ces plaines profondes ;  
Suis de l'œil ces coteaux et ces golfes d'azur ;

Suis ces caps vaporeux, dont l'écume des ondes  
Blanchit le bord obscur.

Là, j'ai vu s'élever mainte ville opulente,  
Syracuse, Naxos, Enna, divin séjour!  
Sélinonte, Héraclée, et la riche Agrigente,  
Où j'ai reçu le jour.

Là, frémit la cithare et le cistre sonore;  
Là, fleurirent talens, savoir, beauté, vertus,  
Archimède, Bion, Gorgias, Stésichore,  
Théocrite, Moschus.

Hélas! tout a péri! — Le vent de la tempête  
Du maître et de l'esclave a confondu les os;  
Les cèdres, les palmiers, dominant sur le faite  
Des tours et des tombeaux.

Les fleuves ont tari: la mer a fui la plage;  
Où l'on voyait des lacs, là s'étendent des champs;  
Murs détruits, ports comblés, tout atteste la rage  
De l'homme et des volcans!

Mais en ces lieux déserts, mais au pied des ruines,

Heureux, comme autrefois, tu verras le pasteur ;  
Tu l'entendras redire à l'écho des collines  
Ses hymnes de bonheur.

La lampe d'Archimède éclaire sa chaumière ;  
Il recueille son lait dans l'urne des tombeaux ,  
Sans savoir si cette urne a renfermé naguère  
La cendre des héros.

Que font à son repos sur sa natte rustique,  
Les temps qui sont à naître, ou ceux qui ne sont plus ?  
Qu'importent les secrets de cette lave antique ,  
De ces feux inconnus ?

Au pied même du mont, d'où sa mort peut descendre ,  
Il bâtit sur le sol qui couvre ses aïeux ;  
Il plante sur la lave, il sème sur la cendre ,  
Il dort au bruit des feux !

Vas, mortel, vas errer avec lui dans la plaine ,  
Redescends sur ses pas aux sentiers du vallon ;  
Fuis ce pic orgueilleux, où la flamme inhumaine  
Lutte avec l'Aquilon.

« Tandis qu'il pousse aux cieux une vaine fumée,  
Et de ses propres feux se déchire les flancs,  
A ses pieds fleurit l'herbe, et la rose embaumée  
Y parfume les champs.

Va t'asseoir, va dormir sous les molles arcades  
Où l'amandier s'enlace aux myrtes toujours verts;  
Au chant des rossignols, au doux bruit des cascades,  
Va mêler tes concerts.

Chante! — mais pour chanter; — sans songer à la gloire,  
Suis le vrai pour le vrai; fais le bien pour le bien;  
Sans chercher dans autrui, pour toi, pour ta mémoire,  
Récompense ou soutien.

Tout est vain, tout nous fuit, tout change comme l'onde;  
Ce qu'un siècle adora, par l'autre est avili;  
A quoi travaillons-nous en instruisant le monde?  
A conquérir l'oubli.

Surtout, d'un pied hardi ne tente pas la cime  
De ces mystères saints où l'esprit se confond;  
Comme un oiseau léger, vole autour de l'abîme,  
Sans regarder au fond.

L'aigle veut-il savoir jusqu'où s'étend l'espace ?  
L'arbre, d'où vient sa fleur ? l'onde, où va son courant ?  
La poussière qui fuit, le nuage qui passe,  
Où les mène le vent ?

Tout vit sans s'agiter, sans sortir de son être ;  
Mais l'homme à l'ignorance a préféré l'erreur ;  
Il ne devait qu'aimer : il a voulu connaître ;  
Malheur à lui ! — malheur !... »



Empédocle se tut : — Un lugubre murmure  
Des forêts de l'Etna fit frémir la verdure ;  
La montagne trembla jusqu'en son fondement ;  
Une flamme bleuâtre en effleura la cime,  
Et du creux de l'abîme  
On entendit sortir un sourd mugissement.

« Pars ! répéta la voix ; pars ! l'enfer me rappelle.  
J'entends rugir les vents ; je sens monter le feu ;

Le soufre est allumé ; le bitume étincelle ;  
Pars, échappe, te dis-je, à la flamme mortelle !  
Adieu, jeune homme, adieu ! »



Il a fui ! — La vapeur fétide,  
Qui, sur le gouffre, au sein du vide,  
Se balançait en l'attendant,  
Le ressaisit, l'enlève, tombe  
En s'affaissant, comme une trombe  
Que dévore le flot grondant.  
Au bruit de sa chute imposante  
Succède un silence d'horreur,  
Calme profond, de la tourmente  
Sûr et sinistre avant-coureur.  
Insensé ! sur ce bord sauvage  
Qui peut donc m'arrêter encor ?  
Ai-je oublié l'avis du sage,  
Sombre interprète de la mort ?  
Mots impuissans ! vaine menace !

Le péril même qui me glace,  
En l'agitant, séduit mon cœur.  
Oui, que la mort soit mon salaire!  
Je veux percer son noir mystère,  
Sonder, mesurer sa fureur !....

La voilà ! la voilà ! — De la bouche enflammée  
Un torrent de fumée  
Monte, et noircit les airs !  
La voilà ! la voilà ! — Dans leur masse écumante,  
Un frisson d'épouvante  
Fait reculer les mers.

Le feu qui s'élance  
De ses noirs caveaux,  
Comme un arbre immense,  
Étend ses rameaux,  
D'où tombent brûlantes,  
Dans les cieux déserts,  
Cendres étouffantes,  
Roches bondissantes,  
Horribles éclairs.

Plus prompts que le caillou qu'a fait voler la fronde,

De gigantesques blocs, lancés vers l'océan,  
Loin, bien loin du foyer, vont retomber dans l'onde,  
Dont le sein réfléchit la rougeur du volcan.  
La lave monte et bout : — descendant du cratère  
    Dans les champs dévastés,  
    Ses flots précipités  
En cascades de feu poursuivent leur carrière,  
Et la neige qui fond sous leur bouillante ardeur  
Mêle aux torrens de flamme un torrent de vapeur.  
    Je veux m'enfuir : il est trop tard.  
    L'incendie, agitant ses ailes,  
    Dans un nuage d'étincelles  
    M'enveloppe de toute part.  
    Comme un vaisseau sur l'onde,  
    La terre vagabonde,  
S'élevant, s'abaissant, vacille autour de moi ;  
    Sous mon pied qui succombe  
    Elle s'ouvre, et la tombe  
M'entraîne, en m'arrachant un cri perçant d'effroi!..



Comme un nocher, que la houle sauvage  
A laissé nu sur un îlot désert,  
Tout aveuglé par l'eau qui l'a couvert,  
En vain s'efforce à distinguer la plage,  
Et jusqu'au pied du roc libérateur  
Du noir trépas secoue encor l'horreur ;  
Au cri terrible élançé de ma bouche,  
Le front glacé, le regard incertain,  
Je me réveille, et loin, loin de ma couche  
J'écarte encor la vision farouche,  
Qui sous son poids fait haleter mon sein !...  
Il était jour : — mon flambeau solitaire,  
Loin de mon lit, renversé sur la terre,  
Au pied d'un siège était allé bondir,  
Et, tout fumant, achevait de mourir.  
Dans les rayons de l'aurore nouvelle,  
Allait, venait, repassait l'hirondelle ;  
Livrant leur vol au souffle du printemps,  
Le papillon, l'abeille, étaient aux champs.  
L'air était frais : un brise embaumée  
De l'aubépine et des lilas en fleurs  
Me rapportait l'haleine parfumée ;  
Et par momens, de loin, sur les hauteurs,  
On entendait la conque des pasteurs.

Calme divin ! ravissantes images !  
Où donc étaient la mort et ses terreurs ?  
Spectre, volcan, vaste mer, rocs sauvages,  
Ruisseaux de feu, torrens dévastateurs,  
Tout avait fui, tout n'était que mensonge ;  
Je renaissais ; je revoyais le ciel !...  
Et, saluant son éclat immortel,  
Je respirai de n'avoir fait qu'un songe.

